

Mettre l'histoire en images

Entretien avec l'illustrateur Francis Back

Éric Major

Number 116, Winter 2014

L'histoire vivante. Le passé au présent

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70826ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, É. (2014). Mettre l'histoire en images : entretien avec l'illustrateur Francis Back. *Cap-aux-Diamants*, (116), 9–13.

METTRE L'HISTOIRE EN IMAGES

ENTRETIEN AVEC L'ILLUSTRATEUR FRANCIS BACK

par Éric Major

Redonner vie au passé par ses illustrations, voilà la spécialité à laquelle se consacre Francis Back, une pratique où le temps imparti à la recherche excède largement les heures passées à peindre devant le chevalet. Car si la mise en images se fait dans la solitude de l'atelier, chacun de ses projets amène son lot d'échanges fructueux avec des historiens, des archéologues, des archivistes, etc., afin d'intégrer de nouvelles connaissances à son travail.

Éric Major : Pourquoi avez-vous choisi de vous spécialiser dans l'illustration historique?

Francis Back : Dès l'enfance, ma passion pour l'histoire – que je considère comme le plus fascinant des « contes réels » – m'a habité et continue de m'inspirer. Enfant, ma famille a séjourné

à Paris. J'avais devant mes fenêtres les tours du château de Vincennes. C'était une invitation directe à dessiner des princesses et des chevaliers.

Mon père, Frédéric Back, étant artiste, j'avais un accès privilégié à du papier, de la gouache et des crayons de couleur que je pillais sans vergogne dans son atelier. Il faut préciser que mes parents, également épris d'art et d'histoire, me laissaient le champ libre, alors j'ai foncé!

É.M. : Quand ont commencé vos premiers pas dans cette profession?

F.B. : Assez jeune, somme toute. À dix-sept ans, j'ai proposé au Musée Stewart d'exécuter une série de cartes postales sur des sujets historiques. De plus, j'ai écrit et illustré, dans la revue pour jeunes *Vidéo-Presse*, une série de dix articles sous le titre « Petite histoire militaire de la Nouvelle-France ».

Quand je me suis penché sur l'histoire du Québec, j'y voyais une source intarissable d'inspiration. Il fallait que je publie au plus vite sur le sujet, sans doute propulsé par l'enthousiasme du néophyte. Mais aujourd'hui, je dois dire que je suis assez catastrophé par la valeur artistique et documentaire de mes premiers dessins! Mais comment améliorer la valeur de son travail si l'on ne s'y est pas d'abord attelé avec persévérance?

É.M. : Après le cégep, vous avez poursuivi pendant quatre ans des études supérieures en Europe. Pourquoi?

F.B. : Je n'avais pas vraiment le choix. L'enseignement des arts visuels au Québec, à cette époque, ne jurait que par l'art abstrait. Je voulais apprendre la perspective, l'anatomie humaine, les ombres portées. Bref, j'étais absolument à contre-courant par rapport à ce qui s'enseignait dans ces écoles.



Quartier Bon-Secours en 1708. (Illustration : ©Francis Back). (Musée Marguerite-Bourgeoys/Chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours).

C'est en Suisse alémanique que j'ai trouvé une école universitaire où j'ai reçu l'enseignement classique que je recherchais. Étude du squelette animal, de l'anatomie humaine, dessin à partir de modèles vivants, gravure sur bois. C'était fantastique! Il fallait travailler fort, parler allemand, ce qui me donnait le sentiment d'apprendre vraiment un métier. Cet enseignement privilégié, je le dois à mes parents qui m'ont soutenu dans la poursuite de cette formation artistique.

É.M. : Outre vos études en art, comment ce séjour a-t-il contribué à renforcer votre désir de vous spécialiser dans l'illustration historique?

F.B. : Ce séjour en Europe m'a permis de rencontrer et de fraterniser avec des illustrateurs historiques que je considérais jusqu'alors comme des modèles

inaccessibles, à plus forte raison à partir du Québec où cette spécialisation n'existait pas.

J'ai entrepris, à l'âge de seize ans, une correspondance avec Eugène Lelièvre, illustrateur historique français aujourd'hui centenaire (né en 1908). Ces échanges se sont révélés fort inspirants, car devant mes doutes existentiels, il me soutenait et m'encourageait à suivre ma passion pour l'histoire et l'illustration.

Profitant de mes vacances d'études en Suisse, j'ai également rencontré d'autres artistes dont j'admirais le travail historique, tels Lucien Rousselot, Gerry Embleton, Michel Pétard – rencontres où nous parlions d'art (chacun ayant son style et ses outils), mais aussi longuement de documentation. Et j'ai découvert que ce qui nous unissait, c'était certes ce



Francis Back à l'œuvre. (Archives de Francis Back).

désir de créer de belles images, mais pour autant qu'elles soient le plus exactes possible. Au contact de ces gens, je me suis totalement reconnu dans cet objectif de mettre l'art au service du savoir historique.



Attaque des frères Kirke à Québec, en 1629. (Illustration : ©Francis Back).

É.M. : Quels sont, justement, les rapports que vous entretenez avec la documentation et l'inspiration artistique?

F.B. : On pourrait croire que, pour un artiste, la documentation est un pur fardeau, mais elle est au contraire une excellente source d'inspiration quand on a choisi ce métier. Le simple fait de rendre une image vivante, de sortir de l'ombre un document d'archives inédit, c'est un sentiment vraiment fantastique! C'est redonner vie à un moment du passé. Cela doit correspondre, j'imagine, à la joie d'un archéologue exhumant des trésors enfouis depuis des siècles, voire des millénaires! Dans mon cas, il m'a plutôt fallu passer au tamis les archives québécoises, les récits de voyageurs, etc., afin de dresser un portrait bien documenté de ce que j'aurais à dessiner plus tard.

É.M. : Pourquoi avoir entrepris tout ce travail de recherche?

F.B. : C'est que je n'avais pas le choix si je voulais accomplir correctement mon boulot d'illustrateur historique! Il fallait que je me documente adéquatement, par exemple, concernant l'allure d'un guerrier iroquois – dégainé et tatouages inclus! –, le costume d'une fille du roi, etc. Or, les livres d'histoire étalaient surtout des faits historiques, mais en accordant bien peu de place à la culture matérielle.

Adolescent, j'avais contacté deux historiens chevronnés, René Chartrand et Luce Vermette, que j'accablais souvent de questions. Ils m'ont alors donné le meilleur des conseils : « Francis, les réponses à tes questions se trouvent dans les dépôts d'archives. » Je n'ai jamais oublié ces mots.

Alors a commencé un travail que je poursuis sans cesse depuis, soit passer au peigne fin les greffes de notaires, les archives judiciaires, les livres de compte de marchands, etc. Quand j'ai commencé mes recherches aux archives, il n'y avait qu'une seule photocopieuse et le prix des copies était trop élevé pour ma bourse d'artiste débutant; j'ai donc conservé l'habitude de recopier à la main l'information utile pour mes des-



Études de coiffes iroquoises. (Illustration : ©Francis Back).

sins. C'est ainsi que j'ai acquis pour ce genre de travail une patience de moine.

É.M. : Votre préférence va à la période de la Nouvelle-France, n'est-ce pas?

F.B. : Oui, mais au sens le plus large du terme; car pour moi, cela englobe les Grands Lacs, l'Acadie, les Antilles, la Louisiane. J'accorde aussi un vif intérêt aux autres colonies : anglaises, espagnoles et portugaises. J'aime voir les points de divergence et de convergence entre les différentes colonies. À vrai dire, mon époque de prédilection est antérieure à 1840, c'est-à-dire cette période pour laquelle nous possédons très peu de documents visuels fiables et qu'on me

demande le plus souvent d'illustrer afin de combler les lacunes iconographiques.

É.M. : Vous semblez avoir une prédilection pour l'histoire du costume.

F.B. : Absolument. Je me suis attaqué dans mes recherches aux sujets délaissés. Or, l'étude du costume au Québec était vraiment le parent pauvre. Cela dit, il fallait bien que j'habille mes personnages correctement dans mes illustrations! Je me suis enthousiasmé pour le sujet, mon rêve étant d'ailleurs de publier une histoire du costume au Québec. Mais je n'ai jamais trouvé d'éditeur prêt à se lancer dans l'aventure. Faute de quoi, j'ai écrit une cinquantaine d'articles sur le

sujet pour des périodiques d'ici, notamment *Cap-aux-Diamants*, mais également à l'intention de revues publiées aux États-Unis.

É.M. : Dans vos illustrations historiques, vous semblez privilégier la vie quotidienne.

F.B. : Sans aller jusqu'à affirmer que j'évite d'immortaliser les événements emblématiques de l'histoire, il est vrai que je préfère évoquer des moments de la vie courante. Il s'agit d'offrir à ceux qui regardent mes illustrations des instants du passé que j'aurais aimé voir de mes propres yeux. J'aime que l'on devine les gestes et les activités. Et, par le costume, pointer les inégalités sociales. J'aime aussi introduire des femmes, des enfants, des animaux domestiques, le rythme des saisons. Car il faut bien l'admettre, ces aspects sont souvent absents des illustrations historiques anciennes, celles-ci préférant s'attarder à des représentations léchées où figurent des hommes éminents et à la mise impeccable sous un soleil radieux. Cela n'est vraiment pas mon genre, vous l'aurez deviné. En réalité, je ne suis pas

un adepte des allégories picturales; je me vois davantage comme un « journaliste visuel » qui, à la lumière des archives, tente de rendre en images les réalités qu'il perçoit; le beau, certes, mais aussi les dures réalités sociales du temps.

É.M. : Vous travaillez aussi dans le domaine du cinéma, comme *storyboard artist* et concepteur de décors et de costumes. Comment se conjuguent vos deux carrières?

F.B. : En fait, c'est par l'illustration historique que je suis entré dans le monde du cinéma. Cet univers ne m'était pas inconnu, car enfant déjà, mon père m'amenait sur les plateaux de tournage de la série *D'Iberville* sur laquelle il travaillait.

Au début des années 1980, j'illustrais des productions scolaires à caractère historique pour l'Office national du film. Michel Brault préparait alors un film sur les patriotes; en voyant mon travail et mon intérêt pour l'histoire, il m'a demandé



Marguerite Bourgeoys accueillant les enfants à l'école de Troyes. (Illustration : ©Francis Back).

de mettre son scénario en images. Par la suite, tout est allé très vite puisque de grandes compagnies de production américaines se rendaient de plus en plus souvent à Montréal pour tourner leurs films. C'est ainsi que je me suis retrouvé à travailler avec des réalisateurs comme David Mamet, Lord Richard Attenborough, etc., étant parfois contraint de les accompagner au pied levé au Nunavut ou au Mozambique dans le cadre d'un tournage!

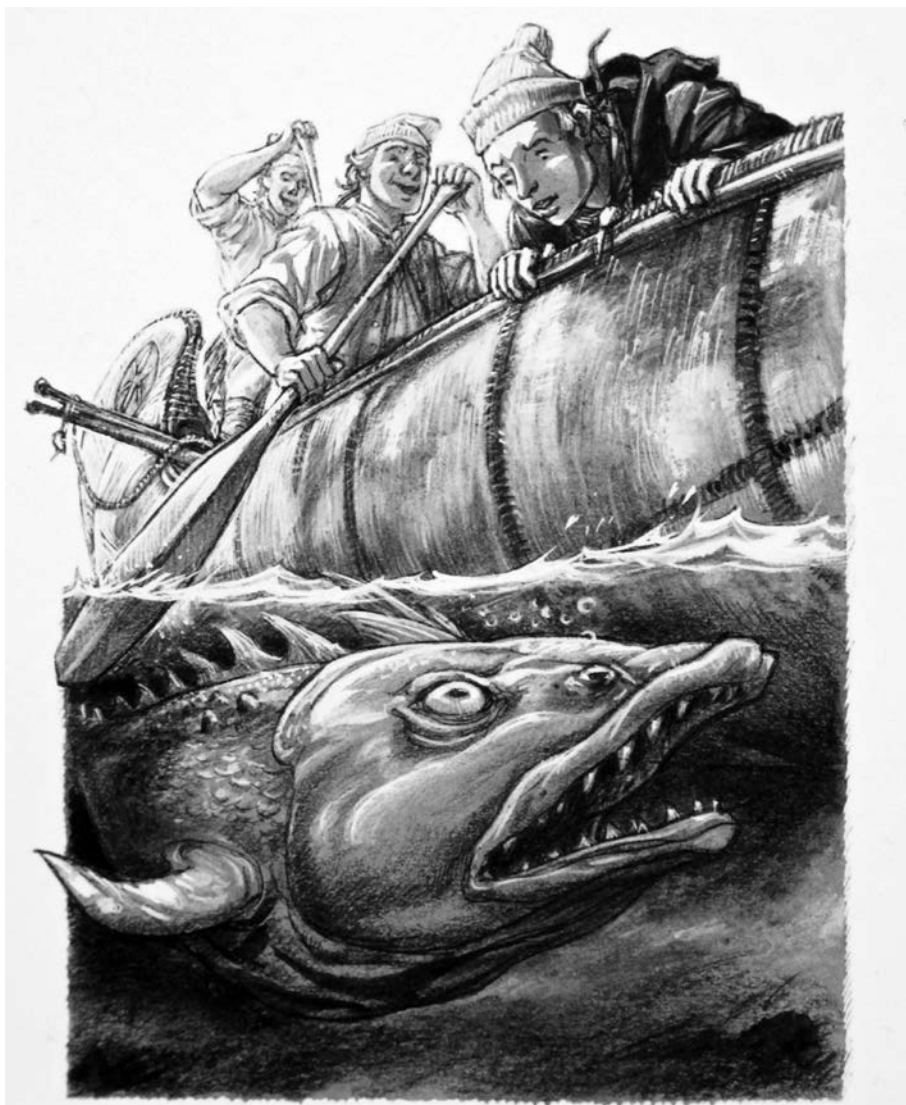
C'est aussi le *storyboard* qui m'a conduit à l'enseignement. Tout d'abord au Québec, et par la suite, je suis allé ponctuellement enseigner ce métier dans plusieurs universités à Taiwan.

É.M. : Votre expérience en cinéma a-t-elle influencé votre travail en tant qu'illustrateur historique?

F.B. : Oui, cela a eu un impact majeur, notamment sur ma façon de cadrer mes images. Les illustrations historiques ont souvent une fâcheuse tendance à être

cadrées à hauteur d'homme. J'ai pensé que des prises de vue calquées sur la manière hollywoodienne pourraient convenir à des sujets historiques afin de les dynamiser en introduisant des plongées, des contre-plongées, ou des plans plus serrés. De fait, il faut essayer de rendre un sujet ancien plus dynamique par son angle de vue afin de capter l'intérêt du public. C'est pourquoi, avant d'entreprendre une esquisse, j'ai toujours cette pensée : où est-ce que je placerais ma caméra? Ce choix de l'angle de vue me permet de jouer avec une règle fondamentale de l'illustration historique : mettre en valeur ce que l'on sait, et éviter de montrer ce que l'on ne sait pas.

Si, par exemple, à bord d'un navire du XVI^e siècle, on connaît mal le mécanisme d'un cabestan, alors je placerais devant lui un matelot qui le masquera en effectuant une manœuvre bien documentée. Dans notre métier, la mise en images tient en quelque sorte du jeu du chat et de la souris.



Jean-Baptiste au lac des Deux-Montagnes. (Illustration : ©Francis Back).

É.M. : Vous travaillez aussi dans le domaine de la littérature jeunesse?

F.B. : C'est un domaine que j'aime beaucoup en effet, car je peux laisser libre cours à mon sens de l'humour et m'adonner spontanément à l'illustration sans être forcément aussi méticuleux que lors d'une production documentaire.

Cela m'a d'ailleurs conduit à concevoir un roman jeunesse à portée historique, *Jean-Baptiste, coureur des bois* (Boréal, 1996). Je trouvais navrant qu'au Québec, la littérature pour enfants n'intègre pas de sujets historiques. À défaut de propositions en ce sens, je me suis donc transformé en auteur, avec l'aide d'un

ami, Robert Davidts, plus doué que moi pour les dialogues. Ce roman raconte les aventures d'un petit gars de Lachine qui accompagne une brigade de voyageurs, puis s'éprend d'une métisse des Grands Lacs. Outre cette idylle, les faits historiques entourant cette aventure étaient rigoureusement exacts. Ce livre, primé, est souvent en réimpression, car il est mis au programme par des professeurs dont les élèves sont parfois originaires de tous les coins du monde. Comme l'un d'eux me l'expliquait, ce bouquin fait en quelque sorte double emploi convenant aussi bien à l'apprentissage du français qu'à l'histoire du Québec – une appréciation qui m'a vivement touché.

É.M. : Comment voyez-vous l'avenir de votre profession?

F.B. : Tant dans le domaine de l'histoire que dans celui de l'illustration, il est difficile d'envisager l'avenir avec des lunettes roses. Les éditeurs ont de plus en plus recours aux banques d'images trouvées sur Internet afin d'acheter du matériel visuel à bon marché. Cela porte un dur coup à l'ensemble de mes collègues illustrateurs et illustratrices, car rares sont ceux qui reçoivent des commandes d'œuvres originales.

Je m'inquiète également du sort réservé à l'histoire en ces temps de coupures et de repli idéologique. Les musées, ainsi que des institutions comme Parcs Canada ou encore l'Office national du film, ont de moins en moins de ressources pour accomplir les missions auxquelles elles sont destinées. Une autre de mes inquiétudes est le retour d'une « histoire propagande », dont les commémorations de la guerre de 1812-1814 constituent un exemple patent. Il s'agit ni plus ni moins d'une glorification du passé à saveur politique, mais où la situation des Autochtones n'est nullement prise en compte. Je suis consterné par le retour de cette interprétation de l'histoire que je pensais à jamais révolue. Pour une rare fois, je me suis d'ailleurs exprimé publiquement afin d'expliquer ce malaise qui affecte mon travail ainsi que mon éthique professionnelle.

É.M. : Y a-t-il un avenir pour l'illustration historique?

F.B. : Pour l'instant, au Québec, je ne vois pas de relèvement à l'horizon. Mais, qui sait, plus tard... Dans ce métier, il suffit de conjuguer l'amour des arts et de l'histoire. La recette n'est pas bien compliquée! Je suis convaincu qu'il y aura toujours des artistes fascinés par la reconstitution du passé et qui décideront d'en faire une profession. ■

Éric Major est historien et documentaliste à Pointe-à-Callière, musée d'archéologie et d'histoire de Montréal.